

Christine de Pizan et la reconnaissance de la mère / María-Pilar Suárez Pascual. — Extrait de : *Revue des lettres et de traduction*. — Vol. 10 (2004), pp. 285-302.

Notes au bas des pages.

I. Christine, de Pisan, 1364?-1431? — Critique et interprétation. II. Poétesses françaises. III. Littérature médiévale.

PER L1037 / FL164183P

# CHRISTINE DE PIZAN ET LA RECONNAISSANCE DE LA MÈRE

*María-Pilar SUÁREZ PASCUAL*  
*Universidad Autónoma de Madrid - Espagne*

In the town where I was born lived a woman and her daughter, who walked in their sleep.

One night, while silence enfolded the world, the woman and her daughter, walking, yet asleep, met in their mist-veiled garden.

And the mother spoke, and she said: "At last, at last, my enemy! You by whom my youth was destroyed -- who have built up your life upon the ruins of mine! Would I could kill you!"

And the daughter spoke, and she said: "O hateful woman, selfish and old! Who stand between my freer self and me! Who would have my life an At that moment a cock crew, echo of your own faded life! Would you were dead!" and both women awoke. The mother said gently, "Is that you, darling?" And the daughter answered gently, "Yes, dear".

The sleep-walkers. Gibran Khalil Gibran.  
*The Madman*, 1918.

Au Moyen-Âge, la mère c'est dans la plupart des cas la mère du héros qu'elle enfante et élève et auquel elle peut éventuellement transmettre les dons exceptionnels inhérents à sa nature, souvent enracinée dans le merveilleux. Personnage polymorphe, son discours se fait l'écho de sa fonction complexe: exprimer son émotivité, élever son fils, lui révéler son identité et la mission qui lui est apparentée (nous pourrions même parler de la fonction prophétique de la mère). Elle peut de même convaincre, persuader son fils d'accepter cette destinée révélée en vainquant non seulement ses éventuelles réticences à l'égard de celle-ci, mais aussi les préjugés qui pourraient menacer l'accomplissement de son projet héroïque<sup>1</sup>. La mère

---

(1) Pour tout ce qui concerne la mère au Moyen-Âge, nous renvoyons au travail collectif *La Mère au Moyen-Âge* publiée dans un numéro monographique de la Revue *Bien Dire et Bien apprendre*, 16, 1998, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3.

s'avère être l'agent qui prépare le héros pour l'aventure et qui l'encourage à l'entreprendre, même si nous pouvons en proposer un contre-exemple: la mère de Perceval, qui dans son dessein de dérober son fils à ce qu'elle considère comme une malédiction familiale, n'hésite pas à lui cacher son identité et à essayer de le détourner de ses désirs les plus profonds: c'est ainsi que le départ du héros provoquera la mort de la mère.

Aventure et construction de soi; mères qui participent dans ce processus plus ou moins activement, -plus ou moins hostilement-. Mais, quelle est la nature de leur intervention lorsque le héros est une femme?

Dans l'ensemble de la production littéraire médiévale, il s'agit d'un scénario moins fréquent, même si nous pouvons afficher quelques occurrences. Dans le domaine de la littérature courtoise le personnage de la mère de Lavine dans *le Roman d'Eneas* nous en fournit un exemple illustre: responsable de l'éducation sentimentale de sa fille, son action s'avère décisive et bienfaisante pour celle-ci. Mais nous repérons aussi d'autres situations où les rapports mère-fille sont marqués par le conflit, voire même par le refus et la destruction: c'est le cas du *Fresne* de Marie de France et de *Galeran de Bretagne* de Renaut où la mère des jumelles abandonne l'une de ses filles pour protéger son honneur. Ce schéma se voit très souvent complété par le scénario de la reconnaissance de la fille à travers un objet qu'elle portait au moment d'être abandonnée, la seule marque de ses origines qui va lui permettre de récupérer son identité et de matérialiser le projet humain auquel elle est destinée. Nous pourrions y ajouter un autre exemple où l'action maternelle entraîne des conséquences négatives pour l'héroïne: la mère qui dans *Le Roman de la Rose* ou de *Guillaume de Dole*, se laissant aller par l'indiscrétion proverbiale que le courant misogynie attribue aux femmes, découvre le secret de famille -la rose que sa fille a sur sa cuisse (V. 3362-69)-. Mères négatives à l'égard de leurs filles; mères qui en vue de les protéger agissent au détriment d'autres personnages innocents (Margiste dans *Berte as grans pies* (v. 368-78). Des mères faibles, dont certaines ont recours à Marie, Mère cosmique, visage féminin de Dieu, qui exerce un geste efficace et profère une parole active au profit de ses filles qui avouent leur faiblesse.

Nous constatons à travers ce petit parcours que le caractère dilemmatique n'est pas absent des rapports mère-fille, et c'est à l'instar de cette question je n'ai pas su me dérober à la tentation d'ouvrir mon exposé par le récit de

Gibran Khalil Gibran, qui se fait l'écho des contradictions inhérentes à une relation nécessaire, tendre, cher, intime... mais non exempte de violence par le fait même que l'épanouissement de l'identité de la fille se produit souvent aux dépens de l'affaiblissement ou de la reformulation des liens qui la rattachent à la mère.

C'est sur cette question que nous allons nous arrêter, et nous le ferons à partir de la perspective que nous offre la voix d'une femme écrivain de la fin du Moyen-Âge qui mérite sans réserves l'appellatif de moderne: il s'agit de Christine de Pizan.

Née à Venise en 1365, elle arrive à Paris à l'âge de quatre ans, à la cour de Charles V. Mariée à quinze ans, son union, heureuse, finit en 1390. Accablée de tristesse et à la tête d'un foyer qui comprenait ses trois enfants, sa mère et une nièce, elle décide de devenir poète pour gagner sa vie en profitant de la formation intellectuelle qu'elle avait reçue, du moins dans ses débuts, de la part de son père, Thomas de Pizan. Elle compose des ballades et des rondeaux sur le thème de l'amour pour la cour de Charles VI, même si elle se livre parfois à l'expression de ses propres sentiments. Sa perception personnelle d'une période marquée par l'instabilité politique et morale la configure comme écrivaine engagée et sa vision de l'érudition et de l'étude au service de la morale ainsi que sa conception du monde, annoncent celle de l'humanisme naissant. Dans l'ensemble de sa production -s'étendant de 1399 à 1429- et dans le contexte de sa production didactique, j'ai choisi quatre œuvres qui vont me permettre d'illustrer, tel que je viens de l'annoncer, la question de la perception et la représentation de la figure maternelle.

*Le Livre de Mutation de Fortune*: 1403<sup>2</sup>

*Le Livre du Chemin long étude*: 1402-03.

*Le Livre de la Cité des Dames*: décembre 1404-avril 1405.

*L'Advisioin Cristine*, 1405.

---

(2) Nous considérerons cette œuvre comme le point de départ nécessaire pour comprendre la démarche qui préside les œuvres qui constituent vraiment notre corpus de travail: *Le Chemin de long étude La Cité des Dames et L'Advisioin Cristine*. Pour ce qui est des textes, j'ai choisi dans la mesure du possible de proposer des citations tirées des éditions adaptées au français moderne en vue de faciliter la compréhension, sauf dans le cas de *L'Advisioin Cristine*, où j'ai considéré l'édition de Réno et Dulac publiée en 2001.

Pizan, Christine de (1959-1966). *Le livre de la Mutation de Fortune*. Edit. Suzanne Solente. Paris: Picard, 4 vols.

Nous allons considérer ces quatre récits à dominante allégorique<sup>3</sup> situés dans un délai chronologique relativement bref -1402-1405- à partir d'une perspective d'ensemble guidée par un critère de progression thématique qui permet d'appréhender l'itinéraire existentiel décrit par le personnage qui est en même temps le narrateur et dont l'identité coïncide avec celle de l'auteur. Dans ces œuvres, composées d'après un type d'écriture qui ne s'éloigne pas trop du mode autobiographique, prend corps une topographie où nous pouvons repérer l'inscription de l'image maternelle. Celle-ci n'est pas seulement objectivée par des mentions explicites à la mère de l'auteur qui certainement n'abondent pas, mais par la création d'une série de personnages féminins<sup>4</sup> qui, dans des stades et des phases différents, remplissent la fonction de recréer, d'accueillir, de former, de révéler, bref de configurer l'identité de Christine.

Dans ces œuvres le narrateur-personnage laisse entendre sa voix étalant ses opinions non institutionnalisées, le tout enrichi par une démarche polyphonique en vertu de laquelle les paroles de Christine-auteur susceptibles de se heurter à la *doxa* sont mises dans la bouche de certains personnages qui incarnent une autorité indiscutable et dont l'apparition vient renforcer les prises de position de l'auteur par la voie de l'objectivité. Ces instances énonciatives appartenant à un ordre supérieur balisent le parcours énonciatif qui donne raison du devenir de Christine elle-même. Initiée par son père au domaine des lettres, mais conditionnée par les limites qu'imposait sa condition de femme, le choc de ces deux principes<sup>5</sup> va se laisser voir dans son écriture, où

---

(3) A partir du XIII<sup>ème</sup> siècle la poésie allégorique devenait un moyen d'expression privilégié de la subjectivité se faisant écho, malgré sa part de fiction avouée, de l'intérêt pour l'autobiographie qui affleure dans la littérature de l'époque, et dans ce qu'il a de plus nouveau: l'attention portée au sujet lui-même. C'est ainsi que Christine construit, paradoxalement, ses discours «autobiographiques» à partir de l'héritage de Jean de Meun, malgré les divergences qu'elle ressent, et qu'elle exprime à l'égard de son ouvrage.

(4) Nous donnons compte d'une étude qui s'intéresse aux constructions allégoriques qui renvoient à la figure maternelle dans *Le Chemin, La Cité et L'Advisio* (Dziedzic, 2002).  
Dziedzic, A. (2002). «A la recherche d'une figure maternelle: l'image de la mère dans l'œuvre de Christine de Pizan». *Neophilologus*, 86: 493-506.

(5) Cfr. Boilève-Guerlet, A. (2004). «Expériences de soi et conscience de l'autre. L'écriture didactique chez Christine de Pizan et Gabrielle Suchon. Dans Suárez, M.P. et alii (edit.), *L'Autre et soi-même*. Madrid: UAM/IMA-IBÉRICA: 699-711.

la mère apparaît dans la plupart des cas rattachée aux aspects les moins stimulants de son éducation.

Le point de départ c'est une œuvre qui en quelque façon s'écarte des autres textes choisis, *Le Livre Mutation de Fortune* (1403) où Christine, reprenant l'héritage ovidien, assiste à sa propre transformation en homme<sup>6</sup>: à travers cette démarche, la mutation de sexe, elle se sent en disposition de changer son statut de lectrice des auteurs en *auteure*.

Ce changement<sup>7</sup> -qui n'est pas sans rappeler les paramètres intellectuels traditionnels- exprime sa décision de poursuivre sa vocation littéraire, cristallisation de la condition de femme-clerc qu'elle revendiquait. Or le masque ne lui garantit pas la reconnaissance, et c'est pour cela que son projet de construction ne reste pas là. A partir du moment où l'entreprise intellectuelle est apparentée aux aspects les plus profonds de l'identité du personnage-narrateur, il se produit une appropriation progressive de cette autorité par l'assomption totale de sa nature dans les œuvres postérieures, composées dans la période qui va de 1402 à 1405. C'est dans *Le Chemin de long estude* (CLE), inspiré de la *Comédie*<sup>8</sup>, que ce projet commence à émerger avec netteté. Dans ce texte nous constatons la présence de personnages apparentés à la fonction maternelle qui la guident dans son action de retrouver un espace à soi. Le premier d'entre eux c'est la Sibylle de Cumès<sup>9</sup>, image de sagesse placée dans un contexte physique et émotionnel

(6) Cette transmutation et les raisons par lesquelles elle se produit est présentée dans la partie «autobiographique» du premier livre, 1400 vers sur les 23636 de l'ouvrage. C'est alors que le narrateur déclare se trouver en disposition d'entreprendre la narration de l'histoire de l'humanité envisagée sous la lumière de l'emprise de Fortune.

(7) Pour approfondir sur la «mutation» et l'évolution du personnage de Christine nous renvoyons à Kelly, D. (1996). «Les Mutations de Christine de Pizan». *Mélanges de philologie médiévale offerts à Marc-René Jung*, t. II. Torino, Edizioni dell'Orso: 599-608.

(8) Les œuvres qui constituent l'objet de cette étude ont un trait en commun: elles sont une sorte de mise en fiction élaborée à partir de l'expérience vécue, l'identité de l'auteur restant gardée à travers son nom: nous pourrions parler d'autofiction avant la lettre. A cet égard il faut tenir compte du fait que Lecarme considère *La Divine Comédie* de Dante, dont Christine s'inspire pour *Le Chemin*, comme l'un des modèles de ce type de discours.  
Lecarme, J.; Lecarme-Tabone, E. (1999: 269). *L'autobiographie*. Paris: Armand Colin

(9) Les sibylles furent considérées comme des émanations de la sagesse divine: dépositaires et voies de transmission de la révélation, elles vivaient dans la chasteté absolue comme «épouses du dieu».

qui la rapproche de la familiarité maternelle: située au chevet de son lit, elle la réveille pour l'encourager à entreprendre un nouveau chemin vital.

Alors cette dame s'arrête/ à toucher le bord de mon lit;/ Lorsqu'elle fut auprès de moi, elle dit: «Ma fille que Dieu consente à te garder/ en paix avec ton âme et ta conscience/ et en l'amour de la science/ pour quoi ta condition te prédispose». (CLE, vv. 486-493)

Ce personnage va être aussi chargée d'accompagner Christine auprès de son père: telle une Aeneas au féminin elle le rencontre dans l'Enfer<sup>10</sup> pour y récupérer la patrie de ses aïeux -les racines de la famille Pizan se trouvaient en Italie, de même que les origines de la Sibylle-: il s'agit donc d'une évocation spatiale multiple -Italie, Enfers- qui revient à situer l'héroïne sur un nouveau point de départ constitué par une synthèse entre ses origines intellectuelles et un espace -l'autre monde- délivré des conditionnements de l'immanence.

Sous l'égide de l'image paternelle et accompagnée par une nouvelle figure maternelle, Christine continue son énoncé envisagé en clé d'itinéraire d'apprentissage, exprimé par une dynamique ascensionnelle, à la fin duquel elle rencontre une autre image féminine, Raison, «mère suprême de toute créature terrestre» (CLE: 2581-2). Cette action se produit dans le cadre d'un décor à dominante aquatique (la fontaine de sagesse) et féminine (neuf dames qui s'y baignent), configuration thématique qui renvoie à l'idée de fertilité dont les effets se traduisent chez Christine par l'acquis d'une perception nouvelle de l'existence:

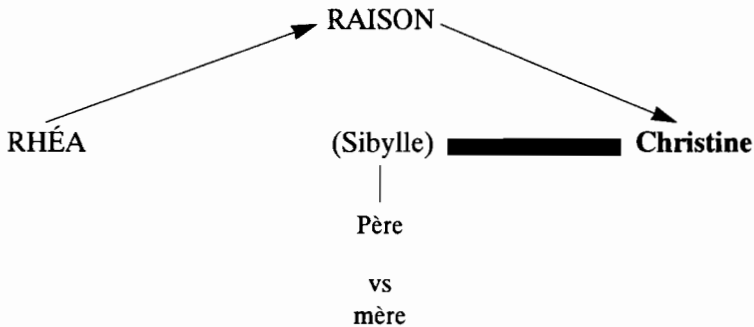
Je vis jadis ces lieux superbes/ sans prendre pour eux un tel goût;/ au contraire, je les estimais peu» (CLE, vv. 1122-24).

La prise de conscience d'une nature marquée par l'éclosion de la fertilité apparentée au féminin, l'une des premières conséquences du processus initiatique vécu par le personnage, prépare en effet l'apparition de Raison et l'établissement d'une sorte de jeu de filiations -aussi bien positives que négatives-, où Rhéa, personnification de la terre, agit en mère plaintive qui, en donnant libre cours à son émotivité, présente devant Raison les ravages qu'elle subit à cause des manèges de Fortune, la marâtre dégradatrice responsable de la déchéance morale de la société française<sup>11</sup>. C'est à

(10) C'est aux enfers que Dante rencontre Virgile, son père intellectuel.

(11) La plainte formulée par Rhéa s'inspire de *De Planctu Naturae* d'Alain de Lille.

l'intérieur de ce jeu que Sibylle place Christine, qui devient la messagère de Raison auprès des princes de la France, avec la mission de les persuader à travers ses écrits d'arrêter de nuire à Rhéa<sup>12</sup>, la mère Terre, faible et affaiblie par la guerre.



Raison lui accorde explicitement une mission, et avec elle une reconnaissance de son identité personnelle et politique, voire publique. Fille d'adoption, elle est aussi située à mi-chemin entre deux mondes, deux réalités: telle est la condition de certains prophètes, et Sibylle n'est pas sans le signaler implicitement lorsqu'elle met en parallèle ses origines avec celles de Christine:

Elle habite en France, cette femme (CLE, v. 6293)... alors que, comme moi, elle naquit/ en Italie, dans la ville bien aimée/ où l'on arme tant de navires» (CLE., vv. 6296-98)

La Sibylle qui agit en maîtresse initiatique en guidant Christine dans ce processus de re-naissance, semble avoir remplacé la mère naturelle laquelle vient d'ailleurs interrompre l'aventure de sa fille, étonnée du fait qu'elle ne dorme que trop.

J'étais déjà arrivée en bas,/me semblait-il, quand je m'entendis appelée/ par celle qui m'avait portée en son sein/ et qui frappait à la porte de ma chambre./Ma mère s'étonnait que je reste si longtemps au lit,/ car il était tard; je me réveillai» (CLE, vv. 6393-6398)<sup>13</sup>.

(12) Rhéa constitue un antécédent par rapport au personnage de Dame Libera de *L'Advisio*.

(13) Le rêve, dans ce contexte, acquiert la valeur d'acte régénérateur placé dans l'enceinte de l'intériorité -le cabinet, (CLE, vv. 171-175)-, et se heurte à l'état de veille qui n'est ni



L'action d'élever, de révéler au héros son identité, de l'encourager pour assumer la mission à laquelle il est destiné... telles sont les fonctions de la mère médiévale que nous avons répertoriées plus haut, mais nous constatons que la mère du narrateur-personnage apparaît en marge de ce processus de croissance et de recréation dont le point de départ semble situé dans le domaine du paternel, pour être ensuite enrichi par des images de maternité dont le rôle est de faire émerger Christine et avec elle une nouvelle façon de devenir femme.

*Le Livre de la Cité des Dames* (LCD) est la mise en question définitive de la métamorphose<sup>14</sup>. L'histoire et la démarche de l'auteur semble s'y entremêler à celle d'autres femmes illustres, des mères spirituelles qui autorisent son choix existentiel. Et pour ce faire «le narrateur se sert d'un nouveau discours «autobiographique» qui tient à légitimer sa propre voix et les principes d'une écriture à la première personne, entendant rédiger une différente sorte d'histoire plus authentique cette fois»<sup>15</sup>. Si *La Mutation de Fortune* avait privilégié la forme masculine, *La Cité* est écrite<sup>16</sup> par une femme qui met en relief le rôle messianique d'un groupe exemplaire de femmes qu'elle assume comme ses aïeules.

Le début de l'action se situe dans un espace -le cabinet- apparenté à l'intériorité et au quotidien, deux plans envahis par des stéréotypes qui ont remplacé la réalité de la femme. C'est là que se produit la rencontre avec une triade de personnages -Raison, Droiture et Justice- que nous pourrions considérer comme des avatars féminins de la Divinité, dont les emblèmes

---

l'espace où habite la réalité la plus profonde du personnage ni le domaine où ses vraies origines se dessinent avec le plus de netteté.

- (14) Le texte s'inspire de *De claris mulieribus* de Boccace, à partir duquel Christine introduit des variations rhétoriques et idéologique. Dans son intérieur émerge une généalogie minutieuse des femmes illustres qui renforcent et confirment la condition d'écrivaine de Christine, laquelle n'aura plus besoin d'avoir recours à des distorsions dans sa condition de femme qui écrit.
- (15) Brownlee, L. (2000). «Le projet autobiographique de Christine de Pizan». Hicks, E. (ed). *Au Champ des écritures*. III. Col. International sur C. Pizan. Paris: Champion, p. 5-23.
- (16) Walters parle des rapports entre la *Cité des Dames* de Christine et la *Cité de Dieu* de Saint Augustin, ainsi que des aspects concernant le discours biographique chez les deux auteurs. Walters, L. (2000). «De la Cité de Dieu à la Cité des Dames». Dans Hicks, E. (ed). *Au Champ des écritures*. III. Col. International sur C. Pizan. Paris: Champion, p. 197-215.

respectifs -miroir, sceptre et coupe de justice- renvoient au domaine du spectaculaire et du pouvoir, et dont la fonction est d'instruire Christine: «nous voulons te retirer de cette ignorance» (LCD, pag. 38).

Après un geste -la prosternation- qui, à part sa valeur d'hommage, renvoie à ce que nous pourrions interpréter comme une sorte de mort symbolique, voie pour la renaissance du personnage à une nouvelle perspective sur sa propre condition, ces figures maternelles rassurent l'héroïne hantée par des images qui ne sont que le fruit d'une doxa pervertie.

la pluie et la rosée de vos douces paroles sont tombées sur moi; déjà la sécheresse de mon esprit en est toute pénétrée et humectée. Dès à présent, il sent germer en lui les premières pousses de nouvelles plantes, qui porteront des fruits dont la force sera bénéfique et la saveur délectable (LCD, p. 47).

A travers ce que nous pourrions considérer comme une sorte de fonction nourricière orientée vers le champ intellectuel, elles prennent en charge, comme la mère du héros médiéval, de révéler à Christine son identité ainsi que la mission à laquelle elle est promise: construire une ville pour les femmes dans *Le Champ des Lettres*. Leur apparition, ainsi que l'ordre de leur intervention auprès de celle-ci<sup>17</sup>, est envisagée à partir d'un critère de progression qui se voit couronnée par l'arrivée de Marie, la Mère Suprême. Cette action de construire serait le fruit de ce processus de re-naissance dont nous venons de parler, laquelle se produit dans un contexte maternel renouvelé:

Ton père, grand astronome et philosophe, ne pensait pas que les sciences puissent corrompre les femmes; il se réjouissait au contraire, tu le sais bien, de voir tes dispositions pour les lettres. Ce **sont les préjugés féminins de ta mère**<sup>18</sup> qui t'ont empêchée, dans ta jeunesse, d'approfondir et d'étendre tes connaissances car elle voulait te confiner dans les travaux de l'aiguille qui sont l'occupation coutumière des femmes. Mais comme dit le proverbe déjà cité: «chassez le naturel, il revient au galop» Quelque opposition que fit ta mère à ton penchant pour l'étude, elle ne put empêcher que tes dispositions naturelles n'en récoltent quelques gouttelettes. Je ne pense pas

---

(17) La fonction de Raison c'est de détruire les mauvais fondements (pré-jugés); celle de Droiture de restituer la réalité. Justice, la fille «la plus aimée de Dieu» vient sanctionner le succès du travail de Christine.

(18) C'est moi qui souligne.

que tu crois avoir été corrompue par ton savoir, mais que tu l'estimes, au contraire comme un grand trésor» (LCD, p. 180)

Dans cette citation, l'une des plus récurrentes dans les études qui s'intéressent aux rapports de Christine avec ses parents, il n'y a pas que l'opposition père-mère: il y a une perception négative de la perspective maternelle, envisagée à plusieurs reprises comme antagonique à l'égard des lois de nature. C'est ainsi que le personnage-narrateur se fait écho de l'absence d'un point de repère immédiat pour son option existentielle, et qu'elle se voit obligée de s'insérer à l'intérieur des différents espaces discursifs des personnages et des instances énonciatives qui encouragent sa démarche. Les figurations maternelles assument alors un discours marqué par la fonction démonstrative-argumentative qui vise à détruire les distorsions et à énoncer l'histoire telle qu'elle est, en y rendant compte d'une généalogie féminine où Christine est invitée à s'intégrer. Dans cet ensemble je trouve intéressant de considérer trois exemples qui concernent très spécialement notre propos.

Signalons d'abord l'histoire de Sainte Christine, sous le patronage de laquelle se trouve le personnage-auteur et dont le nom l'identifie au Christ dans une nouvelle naissance. Son apparition revient à placer Christine de Pizan sous la maternité de Marie, qui viendra habiter la Cité qu'elle a bâtie<sup>19</sup>. Il est aussi à repérer la légende évoquée dans LCD, II. 9: «La Fille qui allaita sa mère», un exemple introduit en guise d'argument démonstratif de la vision fallacieuse de la supériorité des enfants males sur les femmes et qui en même temps préfigure le rôle maternelle qu'elle jouera auprès de sa mère dans *L'Advision*.

Et nous pouvons enrichir cette énumération en considérant la présence de Sibylle, déjà évoquée dans *Le Chemin*, et qui dans *La Cité* rappelle implicitement la fonction prophétique du narrateur-personnage qu'elle doit toujours assumer en vertu de sa condition de pionnière. Son rôle ne se borne donc pas à être la fille d'un groupe de femmes illustres, elle doit plutôt l'élargir pour devenir à son tour la mère de toutes les femmes qui

---

(19) Lechat, D. (1996). «L'imaginaire généalogique dans *La Cité des Dames*». *Elseneur*, 11, décembre: p. 21-34.

puissent se retrouver dans sa situation<sup>20</sup>: elle dépasse alors la solitude de son cabinet en élargissant l'espace communicatif à travers l'écriture<sup>21</sup> pour y accueillir ses filles, peut-être des filles imaginaires, des répliques virtuelles de Christine elle-même: c'est ainsi qu'elle devient enfin *auctoritas*.

Pour cela faire Christine a du être instruite par des figures maternelles organisées dans des «triades» qui constituent un ensemble récurrent dans les trois œuvres dont il est question dans ce travail: Sibylle, Rhéa, Raison dans *Le Chemin de longue étude*, où Raison apparaît située au sommet d'un itinéraire ascensionnel. Dans *Le Livre de la Cité des Dames* c'est pourtant Raison qui est placée au début du parcours où elle-même, suivie de Droiture et de Justice, accompagnent l'héroïne dans son apprentissage et dans la construction de la cité, préparant l'apparition finale de Marie en guise de colophon de cette lignée maternelle ancienne et nouvelle en même temps. Cette progression-ci se voit complétée par un nouveau groupe de trois personnages dans *L'Advision Cristine*: Libera, Opinion et Philosophie sont elles-aussi présentées d'après un critère ascendant: la France, le Savoir, la Philosophie plus loin révélée comme Théologie.

Dans une période de maturité personnelle, l'auteur vient d'avoir quarante ans, *Le Livre de l'Advision Cristine* (LAC) est le point d'aboutissement d'une quête, quête de soi, d'un sens, et la forme ultime d'un travail sur

---

(20) Christine met en relief le fait que la maternité est apparentée à un assujettissement à l'homme, tandis que le veuvage est une situation idéale qui rend possible l'affranchissement par rapport à celui-ci, mais aussi la condition de mère, l'une des raisons d'être du mariage. C'est peut-être à partir de cette perspective, où la femme échappe à la position dualiste qui lui est propre entre l'ordre de la création et l'ordre du salut, que nous pouvons encadrer la double fonction de mère et de prophétesse assumée par Christine, condition qui lui était déjà attribuée dans *Le Chemin de Long Étude*.

(21) Sa mission cristallise dans une «maternité» qui prend corps par le développement de l'activité intellectuelle. Nous pouvons constater comment dans *L'Advision* le personnage de Philosophie encourage Christine à persévérer dans l'entreprise de l'écriture, apparentant cette démarche à l'action de l'accouchement: «voueil que de toy naissent nouveaulx volumes, lesquelz les temps a venir et perpetuellement au monde presenteront ta memoire devant les princes et par l'univers en toutes places, lesquelz en joie et delit tu enfanteras de ta memoire, non obstant le labour et traveil, lequel tout ainsi comme la femme qui a enfanté, si tost qu'elle ot le cry de son enfant oublie son mal, oublieras le traveil du labour oyant la voix de tes volumes» (LAC, III, X, 38-44).

l'écriture<sup>22</sup>. *L'Advision Cristine* constitue à notre avis une sorte de synthèse qui accueille des scénarios que nous venons de repérer dans les textes précédents; et ces échos intertextuels internes ne font qu'achever les traits définissant aussi bien l'image de la mère réelle que celle de la mère idéale, pour ensuite montrer la prise de position de Christine à l'égard de soi-même et de ses ancrages existentiels dont la figure maternelle est une pièce du vitrail d'une relevance extraordinaire.

En effet, le personnage de Christine fait dans la troisième partie de son discours le récit de ses heurs et ses malheurs personnels, trajet discursif au cours duquel «*je*» -et nous reprenons là la définition que Lejeune donne de l'autobiographie- tient à devenir *moi*<sup>23</sup>: nous pourrions parler de l'émergence d'un nouveau *je* poétique dont la prolixité dans son énonciation s'écarte des paramètres canoniques de l'autobiographie médiévale<sup>24</sup>. Ce discours, le plus personnel, où Christine parle sans ambages d'elle-même et de sa mère, prend corps dans le domaine de Philosophie-Théologie. Mais elle aura préalablement visité ceux de Dame Libera et Dame Opinion.

Dame Libera, personnification de la France assommée par les guerres internes et par la corruption des valeurs et des mœurs, pleure<sup>25</sup> sa triste destinée et montre ses dégâts se remettant dans les mains de celle qu'elle

---

(22) Paupert, Anne (2000). «La narration de mes aventures». Des premiers poèmes à *L'Advision*, l'élaboration d'une écriture autobiographique dans l'œuvre de Christine de Pizan». Dans Hicks, E. (ed). *Au Champ des escriptures*. III. Col. International sur C. Pizan. Paris: Champion.

(23) Tarnowsky, A. (1995). «Autobiography and Advice in *Le Livre des Trois Vertus*». Dans Dulac, L. et alii. *Une femme de Lettres au Moyen-Âge: études autour de Christine de Pizan*. Orléans: Paradigme.

(24) «Certaines des conditions de l'autobiographie moderne n'existaient alors: absence de la notion d'auteur, absence d'emploi littéraire autoréférentiel de la première personne. Le Moyen-Âge ignora presque totalement le récit autobiographique à l'exception d'Abélard et de Guibert de Nogent en latin. Avec *L'Advision Cristine* de Christine de Pizan, vers 1405 les choses commencèrent à changer, par le biais d'allusions mémorielles, indiscutablement marquées».

Zumthor, P. (1972: 67). *Essai de poétique Médiévale*. Paris: Le Seuil.

(25) Tel que je viens de le signaler au début du travail, l'expression de l'émotivité est l'un des aspects qui sont apparentés à la construction du personnage de la mère.

reconnaît comme fille. Christine reprend son statut de fille d'adoption et à partir de cette inscription accepte la fonction que sa Patrie -pourrions-nous peut-être parler de *Matrîe* - lui a confiée: être médiatrice auprès de ses enfants naturels; une action, qui tient toujours de la fonction prophétique, et qui rappelle la mission dont l'héroïne avait été chargée dans *Le Chemin de Long Étude*.

Le deuxième stade de *L'Advision* situe Christine dans le domaine d'Opinion, où il se produit l'inscription de la subjectivité de celle-là dans un devenir plus vaste, l'histoire de la pensée, l'histoire des connaissances. Dans cette partie de *L'Advision* la mère n'est guère mentionnée, et pourtant elle se rend présente au niveau de l'implicite: son avis, qui partageait des présupposés relevant de la vision traditionnelle -nous reprenons la citation du *Livre de la Cité des Dames*:- «ce sont les préjugés féminins de ta mère qui t'ont empêchée...»-, apparaît désavoué par rapport à celui de Christine, sanctionné dans la bonté de ses pensées et de son jugement (LAC, II, XXII, 38-40).

Celle-ci n'a plus ainsi qu'à franchir le dernier degré de l'échelle de son parcours, et cette phase coïncide avec l'apparition de Dame Philosophie laquelle d'ailleurs se révèle finalement comme Dame Théologie. Dans le contexte d'un espace que nous jugeons construit d'après un crescendo dans la perspective, l'action s'exprime par des métaphores dont il a déjà été question dans les textes précédents, et qui, tel que nous venons de le signaler, appartiennent au champ lexique de l'élévation et de la lumière: «fus menee tout au plus hault soumeton, ouquel avoit situee une tres belle sale clere, luisant et de fines couleurs... (LAC, III, I, 30-32).

Prosternée, à cause d'abord de l'effroi que l'excès de lumière provoque chez elle, une voix rassurante -celle de Philosophie- lui rend son nom:

adonc moy resjouie doublement, c'est assavoir de ce que voix de dame tres venerable, me sembloit, m'appeloit -et secondement que sçaroie partie de ce que desiroie,- me revigora et tres fort esjouy (LAC: III, I, 61-64).

Ce scénario renvoie toujours aux processus de mort et re-naissance où Philosophie apparaît comme le sujet d'une action régénératrice: «qui ne garist pas tant seulement le malade par tribulation navré, mais lui rend vie, force et vigour par le doulz oingnement et liqueur de ton reconfort» (LAC: III, XXVII, 5-7), dont l'évocation se voit complétée par la mention explicite

de la fonction nourricière<sup>26</sup> -«la sainte viande de ton repas m'a rassadiée, m'a fait cognoistre» (LAC: III, XXVII, 66-67)-, ainsi que par la mise en relief d'une attitude accueillante qui permet à Christine d'énoncer ses adversités et ses perplexités, qu'elle avait cachées de peur de ne pas être prise au sérieux.

De même que dans *Le Chemin* et *La Cité*, *L'Advision* se fonde sur la présence d'une dynamique de construction de l'héroïne qui se développe dans le domaine de l'intellectuel et du politique; mais aussi -et c'est là que nous pourrions remarquer ce qui à notre avis détermine la spécificité de *L'Advision* par rapport aux ouvrages précédents- à une intégration de ses contradictions les plus secrètes et les plus personnelles: les métaphores d'élévation et de lumière tiennent donc à exprimer l'enrichissement opéré dans la profondeur et dans l'étendue du champ de vision de Christine, aspect qui ne revient pas seulement à élargir sa perspective sur les grands savoirs mais sur les «menus» propos de son quotidien. Philosophie, l'amour de la sagesse, transmuée en amour envers les choses divines, invite Christine à s'énoncer ouvertement et à inscrire dans son énonciation ses rapports materno-filiaux; et Christine, se sentant enfantée à nouveau à travers l'interlocution, se rend alors capable d'intégrer sa mère dans sa vie sans se voir obligée à renoncer à son option vitale et personnelle, la même option qui l'avait autrefois poussée à s'écarter d'elle.

Voilà pourquoi la troisième partie de *L'Advision* introduit des différences remarquables pour tout ce qui concerne l'énonciation de la mère: d'un côté, l'héroïne la présente dans le contexte discursif d'une plainte motivée par l'état physique et économique où elle la voit réduite, ainsi que par le regret que sa mère éprouve à cause de l'absence de ses fils. Cela fait de Christine son seul soutien, l'obligeant à lui tenir lieu de mère<sup>27</sup>. Et il est de même à noter que cette fois-ci Christine n'est pas la destinataire de l'expression du pathétique -telle avait été la teneur de sa rencontre avec

---

(26) Il s'agit d'une reprise de *Consolation de Philosophie* de Boèce à propos duquel dit Christine: «ton tres ame filz du lait de tes mamelles tu l'as nourri» (pág. 94).

(27) Elle y reproduirait en quelque sorte l'histoire de la fille qui allaita sa mère. LCD, II, IX, en ajoutant un exemple nouveau à l'excellence humaine des filles sur les fils pour ce qui concerne les soins des parents.

Dame Libera-: c'est plutôt elle-même qui exprime, et ressent à travers une sorte de courant empathique, la détresse maternelle.

D'autre part, dans les textes précédents, lorsque Christine, soit en narrateur soit en personnage, avait parlé ouvertement de sa mère, elle l'avait fait sans introduire d'autres marques de subjectivité que les sentiments de respect et d'amour qu'une fille est censée avoir: les valorisations critiques étaient prises en charge par des personnages jugés supérieurs, ces images maternelles qui ont habité la plupart des textes sont de notre réflexion-. C'est ainsi que les aspects dysphoriques apparentés à la mère se révélaient cachés sous le masque de l'objectivité, ce qui ne revenait qu'à accentuer leur force argumentative.

Or, le personnage de Philosophie, à différence des autres instances énonciatives qui assument l'expression de l'autorité morale, va proposer à Christine un regard positif sur sa mère. Si les textes précédents l'avaient dessinée par opposition au père, et avaient associé sa présence à des scénarios qui se situent aux antipodes de l'univers intellectuel et existentiel de sa fille, dans la troisième partie de *L'Advison*, la présentation dont elle est l'objet suit celle du père à partir de l'établissement d'un rapport de contiguïté renforcé par une exclamation admirative qui la place au même rang que le thème énoncé précédemment.

Que diray je de ta tres noble mere? Sces tu point de femme plus vertueuse?... Comme sa vie est glorieuse, comme de celle qui nulle tribulacion oncques ne suppedita ne brisa par impacience son tres bon corage! Et quel exemple de vivre en toute vertu pour toy, **se tu bien t'y mires!**... Et quantes fois elle t'a reconfortee et ramenee de tes impaciences a congnoistre ton Dieu! Et se tu te plains que **peine seuffre ton cuer pour ce que vers elle te semble ne pues faire comme il appartient**<sup>28</sup>, je te dis que ce vouloir avec la pacience est meritoire a toy et a elle, et d'elle sans faille la digne conversacion et vie eslevé la fait estre **clere** entre les femmes» (LAC, III, XVII, 42-56)

Le portrait de la mère, dépassant le domaine du strictement nourricier, est construit à partir d'un choix lexical qui tient à la situer dans l'univers significatif de l'excellence morale: vertu (deux occurrences), glorieuse, courage, digne conversation, vie élevée... et à notre avis, il n'est pas

---

(28) C'est moi qui souligne.



indifférent que Philosophie dise à propos d'elle que sa: «digne conversation et vie eslevé la fait estre clere entre les femmes» (LAC: III, XVII, 55-56), où l'adjectif «clere» n'est pas sans évoquer *De Claris Mulieribus* de Boccacce, l'un des textes dont Christine s'inspire pour écrire *Le Livre de la Cité des Dames*, une œuvre où les apparitions de la mère ne se produisent jamais à l'intérieur de la cité, mais hors de ce monde envers lequel Christine proclamait sa relation d'appartenance, s'accueillant à la maternité spirituelle d'autres femmes qui en remplaçaient la sienne.

Le discours de Philosophie semble donc avoir été élaboré par rapport à l'expression préalable de la part de Christine de l'impossibilité qu'elle ressent de porter un remède effectif aux problèmes qui hantent sa mère, mais aussi de son regret de ne pas pouvoir lui offrir le courant d'entendement dont elle aurait eu besoin, et où Christine elle-même aurait sans doute voulu s'inscrire. La constatation du dévouement de la mère et de son exemplarité morale à l'égard de sa fille, ainsi que des expressions telles que «quant es fois elle t'a reconfortee...» qui mettent en relief sa fonction sécurisante, n'est pas sans laisser entrevoir une stratégie de persuasion dont le but c'est d'aider Christine à reconnaître «celle qui l'avait portée en son sein», tenant compte d'une série de résistances qui n'auraient pas été explicitées dans son discours, mais qui se rendent présentes dans d'autres niveaux de signification.

Dans *L'Advison*, Christine-auteur tient à restituer la figure de sa mère, et elle le fait dans un contexte discursif où une autre image maternelle se donne pour but de rassurer l'héroïne sur la pertinence de sa vie par la mise en relief de ses réussites non seulement intellectuelles, mais surtout humaines. C'est alors qu'elle se sent libre pour embrasser les points de contradiction qui en demeurent là.

Nous pourrions dire que Christine dans son écriture, plutôt que de refuser sa mère, refuse un paradigme dont sa mère<sup>29</sup> constitue non seulement un cas

---

(29) Je ne peux m'empêcher de penser à Annie Ernaux lorsqu'elle dit: "j'essaie de ne pas considérer la violence, les débordements de tendresse, les reproches de ma mère comme seulement des traits personnels de caractère, mais de les situer aussi dans son histoire et sa condition sociale». (Ernaux, *une femme*, Paris, Gallimard, 1987: 52). Or il est à même de préciser qu'à part la différence, explicable entre les projets discursifs d'Ernaux et de

de figure mais l'instrument qui essayait de garantir et de perpétuer son appartenance. Après avoir réussi à cerner son propre paradigme (voilà donc le rôle du *Livre de la Cité des Dames*), après avoir dessiné son véritable espace identitaire, Christine de Pizan se découvre capable d'intégrer sa mère. Jusqu'alors, elle avait eu besoin de se façonner toute une généalogie qui rende possible son existence, si bien que l'éducation qu'elle aurait du recevoir de sa mère a été remplacée par une autre dynamique assumée par des images maternelles dont Théologie est la plus achevée et la plus explicite à cet égard. A partir de cette dernière rencontre elle peut exprimer l'existence d'une harmonie reçue, -peut-être acquise ou conquise- qui traverse le vacarme, sans pour autant cacher le composant chaotique: elle est en disposition, nous paraphrasons toujours Ernaux (cf. nt 25), de mettre sa mère au monde à travers l'écriture pour y restaurer le dialogue avec elle.

Ce qui avait été implicitement l'objet d'un certain refus dans les ouvrages précédents -même dans le manoir de Dame Opinion-, est finalement accepté dans la dernière phase d'un processus de re-naissance et d'apprentissage qui rend possible la compréhension de soi et de l'autre: La «Vision» de Christine, focalisée sur le champ intellectuel, politique, social, dépasse la tentation du regard narcissiste et s'accomplit, dans la reconnaissance du quotidien.

L'éloignement initial par rapport à la mère, nécessaire pour décoller et s'ouvrir à une quête de soi tels certains héros des romans médiévaux (je pense toujours à Perceval), se clôt sur une nouvelle rencontre de celle-ci et de son univers, opérée quand le je est devenu moi -voilà le but de l'aventure-, quand l'acceptation de ses origines, même discutées, se révèle comme une marque du sujet qui a enfin retrouvé son projet et ne craint pas trop de perdre son identité.

---

C. de Pizan, chez la première c'est la mère qui rend possible l'éducation de sa fille qu'elle encourage à quitter son milieu d'appartenance. Et pourtant cette attitude ne suffit pas à éviter les problèmes de communication. Cela n'empêche pas pour autant que lors de la déchéance physique et psychique de la mère il se produise cette inversion de rôles -que nous avons repérée chez Christine- où la fille devient la mère de sa mère elle-même dont la mort la frappe de stupeur. C'est alors qu'elle s'efforcera de la récupérer par l'écriture.